

Chapitre 2

La charrette avançait d'un bon train sur la route cahoteuse qui traversait la forêt de Granval, la lumière filtrait à travers les branches des hautes futaies. Le soleil d'automne diffusait une douce chaleur et les quatre compagnons trottaient en silence. Payet conduisait le chariot tiré par deux robustes chevaux tandis que Bertrand chevauchait en tête, Grégoire et Colin suivaient de chaque côté de la charrette, Colin montait le destrier de Guillaume, et il n'en était pas peu fier. Les feuilles mortes, qui commençaient à tomber, amortissaient le bruit des sabots sur le sol. Parfois on entendait des hurlements dans le lointain, sans doute quelques loups affamés en quête de nourriture, qui chassaient dans cette vaste forêt. Bientôt ils atteignirent les abords de l'Avézère et dans quelques lieues ils pourraient bifurquer en direction de la Rougerie et des Charreaux.

– Si tout va bien nous serons à l'abbaye de Tourtoirac demain dans la matinée, dit Bertrand.

– Oui, messire, répondit Grégoire, nous pourrions peut-être nous arrêter quelques instants pour faire boire les chevaux, les laisser se reposer un moment.

– Ce serait une bonne idée, répliqua Payet, je commence à avoir sérieusement mal aux fesses, j'aurai dû prendre une peau de mouton pour protéger mon petit derrière !

– Ah ! Ah ! Ah ! Tu n'es qu'une femmelette, ricana Colin.

– Tu peux bien rigoler, tu ferais moins le malin si tu étais à ma place, tu as eu de la chance d'avoir gagné à la courte paille pour savoir qui de nous deux mènerait le destrier de Guillaume, d'ailleurs je me demande si tu n'as pas triché ?

– Mauvais joueur, et puis tu es un trop piètre cavalier, tu ne pourrais pas monter une telle monture !

– Suffit, vous n'allez pas me faire regretter de vous avoir em-

menés, rétorqua Bertrand, nous allons faire une halte pour reposer les fesses de Payet et abreuver nos chevaux.

La pause fut de courte durée, on marchait au pas depuis trop longtemps, le chevalier espérait bien passer la nuit dans la taverne des Charreaux. Ils y arrivèrent à la tombée de la nuit. Bertrand tira le battant de bois qui fermait tant bien que mal l'entrée de l'auberge, si on peut appeler ainsi cet endroit assez misérable. Quelques paysans, des gueux du bourg voisin, étaient attablés, certains regardèrent les nouveaux arrivants d'un œil ahuri, d'autres plus étranges, semblaient guetter, comme à l'affût.

Un homme sans âge se dressa sur ses jambes flageolantes, il poussa deux ou trois rots et bâilla puis traversa la salle en titubant. Bertrand s'approcha d'un homme qui semblait être le propriétaire.

– Monseigneur, dit l'aubergiste, en regardant Bertrand, il avait sans doute reconnu la qualité de son hôte grâce au manteau en drap rouge que portait le chevalier.

Bertrand ouvrit son vêtement et laissa apparaître un surcot de lin blanc ceint par une large ceinture à boucle de bronze, sur le côté gauche pendait une épée longue et fine.

– Aubergiste, je voudrais trois chambres pour moi et mes hommes, et qu'on mène nos chevaux aux écuries, qu'on les panse, qu'on leur donne de l'avoine.

– Certainement, monseigneur, tout de suite.

L'hôtellerie se trouvait en dehors de l'enceinte de l'auberge, un peu à l'écart, à côté des écuries, des remises. Grégoire s'en félicita, il préférait se trouver tout proche de leur chariot et de leurs chevaux. L'air des clients de l'auberge ne lui disait rien qui vaille, tous des brigands ou des mercenaires en mal de maître à servir, se dit-il.

Colin pensait la même chose, pour lui tous ceux qui fréquentaient ce genre d'auberge ne pouvaient être que des canailles, enfin, si messire Bertrand s'était arrêté là pour la nuit c'est qu'il

ne pouvait pas faire autrement, il n'y en avait pas d'autres à cinq lieues à la ronde et la nuit était tombée.

Dans la petite salle où leur fut servi le repas par une pauvre femme dont les mains tremblaient, on n'entendait que le bruit de ses sabots. Bertrand se leva.

– Grégoire, va voir aux écuries si les chevaux ont eu leur dose d'avoine et vérifie le chariot, Payet et Colin montez mon coffre dans ma chambre et prenez soin de nos provisions, nous en aurons besoin demain.

– Vous avez entendu, dit Grégoire, allez ouste, que tout le monde s'active puis nous irons dormir.

– Oui mais d'un seul œil, répondit Colin, je n'aime guère cet endroit, il ne faudrait pas que toutes ces canailles nous volent pendant la nuit.

– Ne t'inquiète pas, coupa Bertrand, nous sommes armés et j'ai toujours mon couteau de chasse à portée de main, même la nuit.

– Oui, mais je serai plus rassuré demain matin rétorqua Colin.

Le lendemain matin, Payet se réveilla le premier, du moins le croyait-il car la couche à côté de la sienne qui devait être celle de Colin était vide.

S'est-il déjà levé, pensa Payet ? C'est étonnant de lui !

Il enfila ses bottes, un cadeau du chevalier, et descendit les marches de bois qui menaient à la petite salle du bas.

Payet sortit de l'hôtellerie et s'approcha de l'écurie. Il entendit des ronflements qui venaient du tas de paille situé derrière la porte ; il entra, et dès que ses yeux furent habitués à l'obscurité des lieux, il distingua une forme allongée dans le foin. C'était Colin qui dormait. Aux grincements de la porte, il s'éveilla tout d'un coup, il était pâle, avec des traits tirés et l'air fatigué, il fronça légèrement les sourcils et dit :

– C'est toi Payet ?

– Ah ? J'aime mieux ça.

– Que fais-tu ici ? Tu n'as pas dormi dans ton lit ?

– Non, je ne pouvais pas, tu ronfles trop et je n'arrivais pas

à m'endormir, alors j'ai préféré venir ici, comme ça je pouvais surveiller nos chevaux et la charrette.

– Ah ! Tu parles bien toi, je ronfle, et toi, si tu avais pu t'entendre quand je suis arrivé on se serait cru dans la porcherie de dame Alix. Tu n'aurais pas bu un peu de vin de messire Bertrand pour t'endormir hier soir ?

– Foutaise, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je venais tout juste de m'endormir quand tu es arrivé.

– Bon... Bon ça va, viens, nous allons manger un morceau et boire un peu de soupe avant de partir.

Quand ils arrivèrent dans la salle de l'auberge, Bertrand et Grégoire étaient là, ils mangeaient une tranche de pain qu'ils trempaient dans une soupe trop claire et qui n'avait de soupe que le nom.

– Ah vous voilà, s'exclama Bertrand, où étiez-vous donc ?

– A l'écurie, répondit Colin.

– Pressez-vous, nous devons reprendre notre chemin au plus tôt si nous voulons être à l'abbaye de Tourtoirac avant les vêpres.

Bertrand tira sur ses bottes et se leva.

– Je vais régler l'aubergiste, dit-il, ensuite nous sellerons nos chevaux et partirons.

La route qui menait à l'abbaye suivait le cours de l'Avézère, tantôt sinueuse, tantôt toute droite, mais les chevaux qui tiraient le chariot, peinaient un peu dans les montées qui traversaient les collines, et Payet les encourageait de la voix et du fouet.

En début d'après-midi, la troupe arriva sur une hauteur, et de là on pouvait apercevoir l'abbaye de Tourtoirac. Elle était nichée dans le fond de la vallée et la splendeur des lieux tira un cri d'admiration de la bouche de Grégoire.

Il faut dire que l'édifice est au cœur d'un magnifique domaine, entouré de champs et de vignes, elle est un modèle de l'architecture cistercienne. L'édifice possède des proportions admirables et l'élégante simplicité de l'architecture cistercienne n'a jamais été aussi émouvante qu'en ce site pittoresque.

Une heure plus tard, Bertrand de Vieillebranche, accom-

pagné de son escorte, arrivait devant la porte de l'abbaye. Elle est composée de deux lourds vantaux de bois ornés d'énormes ferrures aux courbures artistiquement dessinées. Ce portail monumental sépare la première enceinte de la partie réservée aux religieux, on ne l'ouvre que très rarement, pour les grandes occasions, les grandes fêtes. Bertrand avisa une poterne sur la gauche, c'était sans doute le passage régulier des moines et des visiteurs.

Colin sauta de son cheval et s'approcha de la chaîne qui devait commander la cloche qui avertissait la venue des visiteurs. Il tira plusieurs coups secs, quelque temps plus tard un judas habilement dissimulé dans le bois de la porte s'ouvrit et une voix demanda :

– Qui est là ?

– Le seigneur de Vieillebranche, mon frère. Nous voudrions entrer dans votre abbaye, je dois m'entretenir avec messire l'abbé. Je suis envoyé par monseigneur Hugues de Born, comte de Cajac.

Le judas se referma et la porte s'ouvrit largement pour laisser entrer les cavaliers. Payet dut manœuvrer à plusieurs reprises pour pouvoir franchir l'entrée étroite.

Tous se retrouvèrent dans la cour d'honneur peuplée de cyprès qui lui donnaient une atmosphère de sérénité.

– Monseigneur, je suis le frère Jean ; messire l'abbé Bernard est dans la salle capitulaire, il se prépare pour les vêpres, peut-être voudrez-vous y assister ? En attendant, je vais prévenir messire l'abbé, conduisez vos chevaux aux écuries, elles se trouvent sur la droite derrière la seconde enceinte, frère Jacques s'y trouve encore, il donnera les ordres aux valets pour qu'ils s'occupent d'eux et du chariot également.

Le père abbé était agenouillé dans la stalle à droite de la chapelle ; les vêpres étaient terminées, il continuait de prier, les moines avaient tous quitté la salle de prière. C'était toujours ainsi même à none et à complies¹. Un sentiment de fatigue s'empara de

1. Complies =Vêpres : Office religieux après nones, messe de fin de matinée, et avant complies office du soir.

lui, sa charge était immense, gérer l'abbaye, communiquer avec l'extérieur, prier Dieu. Enfin pour l'instant il devait recevoir ce seigneur envoyé par son suzerain. Que voulait-il ?

L'abbé se signa et quitta la chapelle, frère Martin attendait à la sortie, c'était le secrétaire mais aussi l'intendant de l'abbaye.

– Mon révérend, le seigneur de Vieillebranche vous attend dans la salle du conseil.

– Oui je viens.

– Mes hommages monseigneur.

– Bonjour messire abbé.

– Je suis flatté de la visite d'un envoyé de monseigneur le comte, notre suzerain, mais quel est donc l'objet de votre visite seigneur Bertrand ?

– Voici une missive, père abbé, le comte souhaite que j'emporte une fiole de votre eau sainte.

Le père lut attentivement la lettre que le chevalier lui avait remise puis après quelques instants de réflexion se tourna vers son hôte, et dit :

– Monseigneur, je ne puis accéder à votre demande dans l'immédiat.

– Et pourquoi donc, je vous prie ?

– Tout simplement, messire Bertrand, parce que je ne dispose pas de cette sainte eau, elle ne coule pas.

– Comment ça, vous n'avez pas cette sainte eau, elle ne coule pas ?

– Parce que la sainte eau est produite par un sarcophage en marbre blanc qui se situe à l'extérieur de la chapelle, cette sainte tombe produit une eau limpide incorruptible.

– Mais quand cette eau coulera-t-elle ?

– Nul ne le sait, ni quelle quantité sera produite, sinon Dieu.

– C'est très ennuyeux, je dois rapporter cette fiole pour la cérémonie de l'adoubement, cinq écuyers l'attendent.

– Oui, c'est la coutume, en général l'eau coule quelques jours avant cette cérémonie, mais pour l'heure cela ne s'est pas produit. La sainte eau a la vertu de donner aux futurs chevaliers, sagesse, honneur et fidélité à leur suzerain. Elle garantit le bien,

mais si l'eau ne coule pas, cela signifie que l'un des écuyers n'est pas digne de devenir chevalier.

– Mais que dites-vous là père abbé ? C'est grave, vous insinuez que si l'eau n'a pas coulé cela voudrait dire que l'un des cinq écuyers est un félon ?

– Je n'ai pas dit cela, j'ai dit que l'un d'entre eux n'est pas digne de cet honneur.

– Oui, c'est la même chose.

– Pas exactement, l'un d'entre eux ne peut peut-être pas accéder à la noblesse parce qu'il n'en est pas digne ou parce qu'il n'est pas l'héritier d'une lignée de seigneurs.

– Vous prétendez qu'un écuyer ne serait pas le digne fils de son père et qu'il usurperait ainsi un titre de noblesse auquel il n'a pas droit ?

– On doit accepter cette éventualité.

– Mais c'est impossible !

– Cela s'est produit il y a quelque temps, je n'étais pas le père abbé de cette abbaye, mais dans les manuscrits que nous conservons dans le petit cloître qui sert de salle pour les moines copistes, il y a un document qui relate un fait semblable.

– Et que dit ce document à ce propos, peut-il nous renseigner, nous donner une solution ?

– J'ai bien peur que non, mais nous pouvons le consulter et peut-être qu'à la lumière de ce texte nous trouverons une piste à votre problème !

– Bien, qu'allons-nous faire, le comte risque fort d'annuler la cérémonie de l'adoubement si je ne rapporte pas l'eau sainte.

– Oui, à chaque cérémonie d'adoubement chacun des écuyers est aspergé par la sainte eau, elle garantit l'honneur des futurs chevaliers, sans eau pas de chevalier ! Connaissez-vous les cinq jeunes écuyers messire Bertrand ?

– Oui, tous, mon fils en fait partie.

– Peut-il y avoir un doute sur la qualité et l'origine de leur naissance ?

– En aucun cas, tous sont fils et descendants de la noblesse la plus ancienne de notre région. Il est difficile, messire abbé, de mettre en doute la noblesse de ces personnes.

– Et pourtant la question est posée !

– Parmi les futurs chevaliers, il y a le fils du baron Jérôme de Villeneuve, celui du vicomte Charles de Varley, du vicomte Pierre de Caumont et du chevalier Richard de Nanteuil, et mon fils Guillaume de Vieillebranche.

– Je connais un certain nombre de ces personnes de qualité.

– Ce sont d’honorables personnes, membres de la noblesse de la région depuis plusieurs générations. La plupart de ces familles sont liées par des mariages, tous ces preux chevaliers ont participé aux croisades, ou ont combattu l’Anglais. Il y a là quelque chose qui me dépasse. Le sarcophage se trompe mon père, c’est impossible.

– Je voudrais être de votre avis, mais le fait est que la sainte tombe n’a jamais commis d’erreur. Quand les troupes d’Henri II ont attaqué l’abbaye en 1173 l’eau ne coula plus jusqu’à ce que les Anglais soient jetés hors de notre royaume.

– Il faut que j’informe Hugues de Born, comte de Cajac.

– Je le crois aussi. En attendant, vous pouvez loger à l’hôtellerie de l’abbaye pour cette nuit. Quand a lieu la cérémonie de l’adoubement ?

– Dans six jours.

Bertrand prit congé du père abbé et se rendit dans les parties réservées aux laïcs ; il rejoignit Grégoire, Payet et Colin, à qui il raconta toute l’histoire.